



Pays de la Loire

Ces enfants retrouvent de l'autonomie en jouant

Rééduquer des enfants porteurs de handicap par le jeu : c'est le défi des CHU de Brest et d'Angers et de la fondation Paralyse cérébrale, grâce à des stages intensifs, ludiques et prometteurs.

Reportage

Le défi de Yasmine, ce jeudi là de début mai à Angers, c'est de boulotter son yaourt. Toute seule. Pas facile, pour ce petit bout de 2 ans et demi. La fillette souffre d'une paralysie cérébrale qui l'empêche d'utiliser pleinement sa main gauche. Alors, devant elle, Anaïs et Nina, étudiantes en kinésithérapie et en ergothérapie, l'encouragent.

Yasmine se saisit du pot. À son rythme. Dans sa main droite, une petite cuillère qu'elle porte à la bouche. La mignonne gazouille, se barbouille. Donne, accessoirement, un peu de dessert à la poupée posée devant elle. À son bavoir, aussi... Finalement, le yaourt est englouti ; Anaïs et Nina applaudissent. Le défi est relevé.

Si la petite fille a pu le faire, c'est parce qu'avec huit autres camarades, elle a joué... Ou, plus sûrement, participé à un stage, organisé du 26 avril au 7 mai, au centre de rééducation et de réadaptation fonctionnelle des Capucins, associé au CHU d'Angers, avec la Fondation Paralyse cérébrale. Un second stage est en cours, jusqu'au 21 mai.

Le tout est coordonné par le professeur Mickaël Dinomais, spécialiste en médecine physique et réadaptation pédiatrique (*lire ci-contre*), et concerne 19 bouts de chou à Angers.

Cinq heures par jour pendant dix jours

Ce stage, c'est une promesse. L'élément d'un programme européen de recherche, baptisé projet CAP (France, Suisse, Belgique et Italie), et basé sur une méthode développée en Belgique qui permettrait aux personnes atteintes de cette pathologie de retrouver plus d'autonomie. Plus de liberté.

Il implique, au total, une soixantaine d'enfants en Europe (38 en France), âgés de 1 à 4 ans. À l'âge où, au

niveau cérébral, tout est encore possible.

« Cinq heures par jour, pendant dix jours, ils sont pris en charge, individuellement, par une équipe pluridisciplinaire (médecins, kinés, psychomotriciens, etc.) qui propose, à un rythme intensif, des activités ludiques », explique Clara Sitruk, directrice de la Fondation Paralyse cérébrale. Peinture, pâte à modeler, toboggan, collage, vélo ou mimes de chansons, par exemple.

« En amont, on demande aux familles de réaliser, au bout des dix jours, cinq objectifs. » Cinq défis. « Qui soient possibles pour l'enfant, c'est important. » Comme monter un escalier. Remonter son pantalon. Ou tenir un pot de yaourt...

Constats encourageants

« Pour cela, précise Rodrigo Aranda, kinésithérapeute et docteur en sciences biomédicales, coordinateur européen du projet, il doit trouver sa propre stratégie. Il ne faut pas guider le mouvement. » Les enfants seront ensuite suivis et évalués au CHU d'Angers, pendant trois mois.

Après plusieurs stages déjà menés en Belgique, au CHU de Brest et à Pise, en Italie, les premiers constats semblent encourageants. « Des parents nous ont dit qu'après ces ateliers, leur enfant était devenu plus audacieux, précise Clara Sitruk. Ou que des choses s'étaient débloquées au niveau cognitif. »

Victoire ? C'est encore un peu tôt, pour un programme lancé en 2019. Pour valider scientifiquement les résultats, un deuxième groupe d'enfants fera l'objet d'un suivi et de tests, mais sans adopter la méthode belge. « Nous pourrions alors faire des comparaisons, qui pourront démontrer l'avantage de ces stages. »

Jean-Philippe NICOLEAU.



Grâce au stage intensif basé sur le jeu, suivi à Angers la semaine dernière, Yasmine, 2 ans et demi, peut saisir sa compote de la main gauche.

PHOTO : OUEST-FRANCE

C'est quoi au juste la paralysie cérébrale ?

Puisque des chiffres parlent plus qu'un long discours, en voici quelques-uns, fournis par la Fondation Paralysie cérébrale, qui soutient la recherche et l'amélioration de la qualité des soins. Une naissance toutes les six heures. Quatre nouveaux bébés atteints par jour. 125 000 personnes touchées par an en France.

La paralysie cérébrale, ou infirmité motrice cérébrale, comme on disait avant, relativement méconnue, est la première cause de handicap moteur de l'enfant. « **Les causes sont multiples**, précise Clara Sitruk, directrice de la Fondation Paralysie cérébrale.

Cela peut être dû à un accident vasculaire cérébral (AVC) du fœtus, à une infection ou un cordon ombilical enroulé autour du cou. Pendant les deux premières années de la vie du bébé, cela peut être aussi lié au fait qu'il ait été secoué. »

Les conséquences sont multiples. « **Cela peut aller d'un simple boitement à une paralysie des quatre membres.** » Ou un retard cognitif, plus ou moins sévère. « **Tout cela est lié à une lésion au cerveau, qui est une cicatrice**, précise le professeur Mickaël Dinomais, spécialiste en médecine physique et réadaptation

pédiatrique au centre des Capucins-CHU d'Angers. **Malheureusement, on ne sait pas refabriquer du cerveau, on ne peut pas réparer la cicatrice.** »

Dès lors, le projet CAP, financé par la Fondation Paralysie cérébrale, et que coordonne à Angers le professeur Dinomais, associé avec le professeur Sylvain Brochard, du CHRU de Brest, apparaît comme une piste intéressante pour « **favoriser la plasticité cérébrale** », c'est-à-dire, en gros, la capacité de réorganisation du réseau de neurones.

Jean-Philippe NICOLEAU.



Le professeur Mickaël Dinomais, spécialiste en médecine physique et réadaptation pédiatrique à Angers.

PHOTO : OUEST-FRANCE